

L'homme sensori-moteur visite le Tétralogos

Michel Filippi

Paris 05 octobre 2019
Séminaire MaMuPhi
IRCAM

Présentation

Terence Blake maintenant et Anne-François Schmid après moi vous ont donné et vous donneront une représentation du Tétralogos bien plus complète de cette œuvre que je ne vais le faire.

Je ne compte ni vous décrire le contenu de cette œuvre ni l'expliquer comme si je savais ce que son auteur a voulu faire et qu'il vous a masqué ou se serait caché. Ce qu'il a voulu faire et ce qu'il a fait sont décrits dès l'introduction du livre puis dans la Coda – Pour un traité de musique spéculative – d'une manière claire, familière je suppose à nombre d'entre vous qui ont déjà dialogué avec l'œuvre de ce philosophe ou eu accès à certains des dialogues avec lui initiés par des membres du MaMuPhi.

J'interprète cet Opéra de philosophies – son sous-titre – à ma manière et vous montrerai comment son autre nom, pas tellement secret, "La Belle Insonore", résonne de mon point de vue de philosophe. Une interprétation cependant inachevée d'une œuvre à la fois claire et labyrinthique, pleine de panoramas à ne pas manquer, de tableaux, chefs d'œuvre et tours de main, mais vide comme totalité, une œuvre emblématique de son auteur alors qu'il ne fait que s'effacer pour que sa signature n'interrompt pas comme un surplomb dans l'avenir ce qui est élan pour un futur, un futur que François Laruelle présage et espère.

Mon interprétation est un jeu mené à partir de ce que je suis et fais comme philosophe et non de l'altitude de celui qui, doté a priori d'une connaissance, intime et acquise, croit contenir ce qui, cependant, l'étreint.

Philosophe expérimentaliste dont le domaine est celui de l'Esthétique – la science de la sensation et non celle du Beau et des œuvres qui le manifestent – ma filiation s'origine dans les travaux d'Alexander Baumgarten et de Charles Lalo.

Ce que je pratique n'est pas, cependant, une philosophie de la sensation ni même la suite des travaux des auteurs dont je me revendique. Elle est une philosophie expérimentale dont l'être sensori-moteur, l'Homme sensori-moteur, est l'excuse et l'argument, une entité qualifiée parfois d'automate ambulatoire qui apparaît derrière les comportements humains diversement expliqués par différents domaines dans différents milieux, milieux qui, en général, me sont proposés à l'expérimentation. Cet être, cet automate si l'on veut, se meut et, se mouvant, accumule des cartes orientées de son domaine d'existence, cartes qui tordent la métrique fondamentale de son Cerveau, torsions qui, ainsi, présentent les contenus actuels et futurs de

ce domaine à l'être avant de lui servir à le représenter. J'observe – en décrivant et en nommant les choses que j'arrive à dégager – jusqu'où cet être sensori-moteur est efficace et son modèle suffisant comme explicans et j'évite le psychologisme, l'as des fonctions cognitives supérieures de l'humain que l'on sort de sa manche.

Je ne tiens pas par ma pratique à révéler quelque propriété inconnue particulière de l'Homme ou à le fabriquer comme idéalité. Au mieux, j'espère retrouver ce qui a déjà été révélé de lui mais comme état particulier de l'humain sensori-moteur sous certaines conditions. J'explore ce que des contraintes provoquent chez cet être sensori-moteur dont je ne me désolidarise pas et parfois, j'ai l'impression de mettre à jour de l'inconnu.

Je dirais que je tente de retrouver l'expérience du façonneur de silex qui géométrise et se débrouille avec, tentant de les maîtriser, des ondes de dilatation et de contraction qu'il provoque en choquant la matière.

Je suppose que c'est en raison de ces façons de faire qu'on peut dire que j'agis et je pense comme un ingénieur mais, n'utilisant pas de mathématiques comme eux, je me vois plutôt comme un constructeur de mécaniques expérimentales, un "Maschinenbauer" philosophe ou philosophique.

Je crois avoir bien conscience qu'au-delà de mon modèle d'Homme existe une Physique qui a façonné le vivant, qui a contraint son développement, une Physique qui l'anime, qui agit par différentes voies sur lui, en lui et de lui vers un extérieur. Je rappelais l'expérience du tailleur de pierre, ma référence à Charles Lalo conduit à évoquer l'Esthétique psycho-physique de Gustav-Theodor Fechner et j'ai du mal à croire que ce qu'ont expérimenté le physiologiste allemand et l'homme des pierres taillées résume le Réel physique qui nous soit accessible. Je voudrais que le Réel décrit comme lointain ne nous soit pas sensoriellement, esthétiquement, étranger. J'ai probablement tort, mais la lecture de Roger Penrose me donne quelque espoir.

J'évoque cet homme de sciences aux savoirs multiples, Roger Penrose, parce que j'ai été amené à m'intéresser à la Physique dans le cadre du projet CoLoS – Conceptual Learning of Sciences – mené par l'électronicien et physicien Zvonko Fazarinc avec la participation de différentes écoles d'ingénieur françaises et d'universités d'autres pays. Ce physicien voulut utiliser la puissance des stations graphiques pour donner à voir le monde physique et à le comprendre par sa représentation, au-delà de ce qui avait été mathématisé et qu'il désignait comme îlots surnageant du Réel. J'ai pu mener – avec d'autres – une expérimentation pour démontrer comment les représentations utilisées dans des logiciels filtrent la connaissance et distordent la compréhension que l'on peut avoir de localités du Réel pourtant connues "objectivement". Mais notre mentor se rendit compte, en le disant publiquement, que nous avions démontré que les sciences, et donc le Réel, n'avaient aucune représentation a priori, ce qui laisse la porte ouverte à une aventure intéressante.

Me voilà dans un lieu dans lequel la musique est première et certaines de ses différentes formes, de ses représentations, y sont inventées. Je suis là pour interpréter l'Opéra de philosophies, forme musicale et tragique revendiquée par François Laruelle qui s'avance comme compositeur déçu.

Je ne connais pas les opéras, la façon dont ils sont en général construits, leurs genres et toutes ces choses qui font le spécialiste. Au mieux, je me remémore quelques spectacles entr'aperçus, des enregistrements, surtout d'ouvertures, ou de rares lectures curieuses.

Pour tout dire, d'une façon générale, ma connaissance de la musique et de ses œuvres relève d'un sensualisme rejeté par l'Esthétique de Charles Lalo, une esthétique du sentiment dans laquelle l'œuvre agirait sur le corps ou l'imagination. Mon cerveau – ce que j'appelle ainsi – recherche le plaisir particulier qu'il apprécie fortement, de s'apparaître comme parties variées, appelées et étirées par les phrases musicales présentes en même temps dans une oeuvre, parties pourvues alors de leur horizon propre qu'elles reconnaissent et vers lequel elles vont, mais parties allant ensemble cependant dans un ailleurs qui les transporte et qui n'était pas là auparavant. Ce sensualisme fait que m'attirent les œuvres de Chostakovitch par exemple, des musiques de mon pays et aussi de compositeurs polonais qui, en plus, m'exaltent comme Weinberg, Szymanowski.

Un membre de la famille de mon épouse, critique musical en son temps et chef d'orchestre, pianiste aussi et violoniste, professeur de sanskrit et compositeur, fait partie de ces Polonais qui donnent satisfaction à mon cerveau. Son nom, peut-être le connaissez-vous, est Constantin Régamey, né à Kiev. Il voulut dépasser le dodécaphonisme, peut-être même est-il allé au-delà.

Je le cite, non pour faire étalage d'une généalogie empruntée qui me donnerait autorité sur la chose musicale mais parce que la lecture du "Tétralogos" m'a renvoyé à son époque.

Nous sommes dans l'entre-deux-guerres, dans la Pologne reconstituée qui ressuscite et se construit.

A Varsovie, à Cracovie, un foisonnement formidable rapproche compositeurs et philosophes, mathématiciens, peintres et écrivains, parfois dans une même personne. Là, parmi d'autres, nous rencontrons Stanislaw Witkacy, dramaturge, philosophe, peintre, romancier, théoricien de la forme pure à laquelle, pour un temps, Régamey s'essaie. Avec Bruno Schultz et Witold Gombrowicz, Witkacy ouvrit, dit-on, aux lettres polonaises, le chemin de la modernité. Karol Szymanowski est un "ami de la famille", inspirant. Parmi tous ces Hommes de la Renaissance, comme les décrit un commentateur, nous pouvons apercevoir Léon Chwistek, peintre, théoricien, philosophe et mathématicien. Très connu puis passé sous silence jusqu'à ce que son œuvre soit rappelée, il développa une théorie de la multiplicité des réalités qu'il applique aux arts – réalité populaire, réalité construite par la physique, réalité phénoménale générée par les impressions sensorielles et réalité visionnaire/intuitive fournie par les rêves, les hallucinations, les états subconscients. En tant que logicien, il avait affirmé que la réalité ne pouvait être décrite par un système logique homogène démontrant au passage l'inconsistance des systèmes axiomatiques existants à son époque. (Un livre intéressant sur ce sujet est "Early Polish Modern Art: Unity in Multiplicity", de Marek Bartelik, Manchester University Press.)

Et puis tout cela fut détruit.

Ce détour familial, en dehors de l'histoire des idées qu'il évoque, histoire dramatique, en dehors de la fécondité hasardeuse de celles-ci dans les temps actuels, rappelle que la mémoire est un outil important et nécessaire des philosophies et des philosophes, une mémoire des œuvres passées mais aussi, paradoxalement peut-être, une mémoire du futur.

Cette mémoire du futur, pour l'Homme sensori-moteur, pouvoir former par avance, de manière hypothétique, un état local du monde et le stocker comme souvenir à comparer dans

l'actuel, est vitale et conditionne sa survie, participe à son vécu et organise, causalement, sa Sur-vie.

L'Homme sensori-moteur ne se déplace pas dans un monde plat dans lequel toutes choses sont perceptibles et égales par ailleurs, tous les chemins utiles visibles et praticables. Il existe et agit dans un monde froissé, plein de plis et de recoins, un monde vécu qui se recompose régulièrement sous l'effet d'événements de différentes origines, monde qui fait apparaître et disparaître ce qui est évidence ici, ignorance là, monde qui ouvre et qui ferme, tant pour chaque individu que pour leurs collectivités, un chemin. Le froissement résulte des mémoires de cet être et de cette collectivité, de leurs agissements pour répondre à des contraintes immédiatement perçues ou supposées agissantes à partir du futur déjà formé. L'être – ou la collectivité – doit préserver son intégrité et mesurer les forces internes et externes qui s'exercent sur lui, sur elle. L'une et l'autre sont sensibles à ce qui fait obstacle à cet équilibre et aux déplacements pour rechercher une ressource ou fuir un prédateur.

Dans ce monde froissé, en fonction de ces contraintes, l'être sensori-moteur se meut et agit en triant, attrapant, évitant, avançant, usant de la physique qu'il perçoit ou génère sous ses différentes formes pour découper, plier, rabattre ou assembler. Son action est composée d'opérations initialement simples qu'il va pouvoir répéter par construction, linéairement ou en multipliant simultanément les directions, un empilement qu'il tentera parfois de transformer en un "être sensori-moteur" plus ou moins autonome. Se mouvant, et agissant pour continuer son mouvement à chaque instant, l'Homme sensori-moteur reste le même et devient autre.

Mon détour familial est-il une mémoire du futur et en quoi sera-t-il utile pour la visite que l'Homme sensori-moteur rend au Tétralogos? Invité en ce lieu, l'interprétation de cet Opéra de philosophies que je veux vous donner, m'ont conduit à lier ma famille à Léon Chwistek et à répéter l'opération dans différentes directions jusqu'à ce qu'apparaisse Paul Braffort qui me mène à Franck Jedrzejewski et à Patrick Saint-Jean, tous membres éminents du MaMuPhi, l'un ressuscitant Léon Chwistek, l'autre ayant dialogué avec l'œuvre de François Laruelle, le dernier ayant écrit une Tétralogie et travaillant sur les trames quantiques. Les deux premiers, membres du Collège International de Philosophie, sont donc des proches professionnels de l'auteur du Tétralogos, le dernier l'est, à ma connaissance, proche par ses thèmes et titres.

En tant qu'Homme sensori-moteur, j'ai alors modélisé un état du futur, causaliste, un peu plus familier qu'au moment de mon invitation, un état plein de ressources, mais aussi avec des étrangetés. C'est un état, maintenant actuel, dans lequel j'espère exister en montrant comment l'être sensori-moteur "bricole", pour parler comme Levi-Strauss, avec cet objet conçu et construit, "La Belle Insonore", comment de sa présentation en lui il en fait des représentations et vers quelle Sur-vie, pour quel vécu, celles-ci le mènent.

Envoi

Lire le "Tétralogos", ou écouter son auteur, provoque en moi un état d'exaltation, de jouissance de mon Cerveau, celui-là même que j'ai décrit pour la musique, et aussi un état de silence, le même que je ressens après avoir échangé quelques mots avec François Laruelle. Un silence sans représentation, silence dont je sens en moi la présence mobile. J'expérimente, peut-être, ce que décrit le philosophe José Luis Bermúdez, la pensée sans langage.

François Laruelle n'est pas la cause de ce silence – je ne pense pas dans un effort son dernier énoncé ou me remémore l'un de ses énoncés précédents et que je méditerais. De ce silence, il n'en est pas l'instigateur, il n'est pas un maître. Ce silence est une émergence insonore qui vient m'habiter et semble me faire résonner infiniment. Il est un objet perçu, autonome donc et mobile, logé dans mon cerveau et qui est, peut-être, aussi, ce que le philosophe nomme Générique, à moins qu'il n'en soit le clone.

Silence mobile, pensée sans langage, ou Générique, pour l'Homme sensori-moteur qui a de la mémoire, cette expérience renvoie à d'autres, historiques, celles de ces objets mésopotamiens – métier à tisser, motifs décoratifs, harpe et calculi – qui semblent reproduire avec grande précision des organes de l'humain – oreille interne, bâtonnets et cônes de l'œil, système sensoriel de la cavité olfactive – alors que leur anatomie, leur physiologie, leur matérialité même, étaient inconnues aux gens de ces temps anciens. L'usage de ces objets fait alors apparaître comme œuvres maîtrisées, en partie autonome, des états du monde inconnus auparavant. (Philippe Roi et Tristram Girard ont posé les bases d'une archéologie de la perception sensorielle.)

Pour résumer d'une manière inexacte et grossière l'hypothèse sous-jacente, les systèmes sensoriels envoient vers le cerveau de l'information concernant leur architecture et leur état, et ce cerveau s'en sert pour agir sur l'extérieur, des boucles de rétroaction et des filtres améliorant ces informations externalisées jusqu'à les faire apparaître comme des machines, clones des organes sensoriels, des quasi "êtres sensori-moteurs", une harpe, une matrice de décoration, une matrice comptable.

L'expérience que j'ai de François Laruelle ne se résume pas à celle du silence mobile, elle est aussi celle du rêve, reconnaissant en ses dires, ses écrits, des figures sans représentation particulière mais pourtant distinctes et parfois familières, catastrophiques souvent, aperçues aux détours, vues lointaines dans une sorte de brouillard ou monuments inattendus surgissant là dans ce que je construis, insistantes et insaisissables.

Je lis le Tétralogos "comme dans un rêve" et, "comme dans un rêve", François Laruelle, m'avait-il dit, écrit. L'Opéra de philosophies est-il issu de son rêve?

Au loin l'écho des "Récoltes et semailles" d'Alexandre Grothendieck résonne.

"Et pourtant, dans ce coup d'oeil rétrospectif sur ce que fut mon oeuvre de mathématicien, il ressort avec une évidence saisissante que ce qui fait l'essence et la puissance de cette oeuvre, c'est bien ce versant de nos jours négligé, quand il n'est objet de dérision ou d'un condescendant dédain : celui des "idées", voire celui du "rêve", nullement celui des résultats". (R et S, p. 63).

"Ce rêve était un lien délicat et vigoureux à la fois, entre un présent lesté encore par bien des

poids provenant du passé, et un "demain" tout proche que ce présent contient en germe, un "demain" qui est moi dès à présent, et qui est en moi depuis toujours sûrement." (R et S, p. 111)

"De longues années, voire une vie entière de travail intense ne suffiront pas peut-être pour voir se manifester pleinement telle vision de rêve, la voir se condenser et se polir jusqu'à la dureté et l'éclat du diamant. C'est là notre travail, ouvriers par la main ou par l'esprit. Quand le travail est achevé, ou telle partie du travail, nous en présentons le résultat tangible sous la lumière la plus vive que nous pouvons trouver, nous nous en réjouissons, et souvent en tirons fierté. Ce n'est pas en ce diamant pourtant, que nous avons longuement taillé, que se trouve ce qui nous a inspirés en le taillant. Peut-être avons-nous façonné un outil de grande précision, un outil efficace - mais l'outil même est limité, comme toute chose faite par la main de l'homme, même quand elle nous paraît grande. Une vision, sans nom et sans contours d'abord, tenue comme un lambeau de brumes, a guidé notre main et nous a maintenus penchés sur l'ouvrage, sans sentir passer les heures ni peut-être les années. Un lambeau qui s'est détaché sans bruit d'une Mer sans fond de brume et de pénombre. . . Ce qui est sans limites en nous c'est Elle, cette Mer prête à concevoir et à enfanter sans cesse, quand notre soif La féconde. De ces épousailles-là sourd le Rêve, tel l'embryon niché dans la matrice nourricière, attendant les obscurs labeurs qui le mèneront vers une seconde naissance, à la lumière du jour." (R et S, p. 134).

Alors, dans cette méditation, j'aperçois "Le chevalier au cygne", "L'or du Rhin". Je reconnais là ce que je crois être le Générique ou la façon de l'explorer, le processus pour en user.

Alors qu'il se souvient et reconnaît, l'Homme sensori-moteur, cependant, se meut.

Le Tétralogos

Je m'approche, méfiant, de ce que j'aperçois, de loin, comme un monolithe entouré de plusieurs autres aux tailles élevées, chacun s'exhaussant pour recouvrir les autres de son ombre. Un champ d'idoles enfiévrées, rageuses et qui voudraient s'arracher du sol qui les enserre comme une gangue alors que de leur tête elles se croient issues du ciel, si ce n'est le ciel même.

Ce champ d'idoles batailleuses, plus je m'approche, plus il m'apparaît comme une Cité assiégée dressant une tour antique de laquelle sourd une voix psalmodiant l'ordre du monde. Des brumes s'emmêlent à ses créneaux et aux monts alentours sur lesquels siègent de probables dieux venus parier ici sur le devenir d'une Troie, paris illégaux que les Moires leur interdisent.

Sous les murs de la Cité s'avance, à l'image du héros des Achéens, Peter Garretson un Américain vociférant son défi au nom du Futur de l'Humanité. Dans un milliard d'années l'Homme aura fabriqué et conquis toutes les connaissances nécessaires pour créer, construire et ouvrir à l'Humanité un Univers inconnu et qui l'accueillera.

Des remparts tombent quolibets, moqueries, de ceux et celles qui sont retournés entendre la psalmodie de l'ordre du monde. On voit bien cependant, à travers quelques soupiraux, les voix se voulant pour le Héros conseils. Ton hubris te perdra, le monde est fini et nos dieux l'ont parcouru et nous ont dévoilé son ordre éternel. Contemple la Ville, écoute sa voix.

Je m'approche intéressé, qui écouter? Mais alors là se dresse un chantier dans un spectacle de ruines surmontées par le panneau publicitaire de l'entrepreneur, architecte et bâtisseur.

"Un bâtiment projeté comme un musée anhistorique où seraient "exposées des variations indéfinies sur des tableaux anciens, pas des copies mais une manière de les faire voir à nouveau", un bâtiment pour "donner un cadre général à ce qui serait ainsi réexposé". (Vincent Citot et Alex Peltier in "Entretien avec François Laruelle", Le Philosophoire, 2015/1, n°43, pp. 57-72).

Alors que je tente de former à travers ces dires ce que pourrait être ce musée et que j'en cherche les indices dans le chantier, se révèle à moi un intérieur colossal qui m'enveloppe comme paysage. Une voûte embrumée, à trois piliers, se confond en moi et se montre, un sol profond me fait assise alors qu'un ciel étoilé me domine et vient à ma rencontre. Sur la voûte, comme des machines décrivent des figures qui, détachées, flottent à ma rencontre et tapissent ce sur quoi je me tiens.

La voix m'incite à regarder, m'incite à agir et à prendre ce qui tombe et me relance vers le haut de la voûte.

Mon vécu m'exalte, l'Homme sensori-moteur que je suis retrouve l'expérience qu'il a de la musique et son Cerveau jouit.

Et alors qu'il en atteint l'acmé, le silence l'envahit et il se trouve, skateur, à glisser d'un bord à l'autre de l'image inversée de la voûte qu'auparavant il contemplait et d'où tombaient les étoiles. Au-dessus de lui l'Univers sans limite vers lequel s'étire une colonne vibrante. Des

flocons volètent, s'élèvent et viennent à sa rencontre, le recouvrent ou fondent à moins qu'ils ne gagnent sa bouche qui vibre alors à l'unisson.

Interprétation

J'espère que François Laruelle m'excusera d'avoir usé, pour représenter ce que la lecture de son œuvre a fait en moi – des cartes nouvelles qui ont tordu ma métrique cérébrale en d'autres paysages inattendus – d'avoir usé donc de figures importées d'œuvres de science-fiction.

Ces figures, par leur apparente diversité, ne doivent pas masquer la transformation continue qu'a opérée le philosophe, m'entraînant dans le réseau d'une sorte d'anamorphose, de l'image déformée d'une fausse reconnaissance – le combat d'idoles séparées – à la présentation du réel Réel de la philosophie, tout en passant par la figure de la Cité, l'image de ses ruines, puis le spectacle d'une Ecclesia constituée.

La marche de l'Homme sensori-moteur et les changements de paysages qui l'affectent, à moins que son déplacement ne les génère, ressemble à ce que génèrent Les Princes d'Ambre de Roger Zelazny et les affecte aussi lorsqu'ils agissent pour asseoir leur autorité, pour le simple plaisir du combat à moins de se défendre de leurs ennemis ou des enfants qu'ils ont conçus. Le philosophe architecte, bâtisseur et promoteur est-il Obéron leur père ou Red Dorakeen, le trafiquant, dans "Repères sur la route" du même auteur, trafiquant voyageant sur la route du temps aux règles strictes et bizarres? Le philosophe comme être sensori-moteur est-il alors Randy le fils de ce trafiquant parti à sa recherche sur une voie parallèle avec, pour seule arme, un livre?

J'aurais voulu que ma représentation de la Réminiscence 1 soit la plus proche possible de l'abbaye philosophique que Neal Stephenson décrit dans Anathem, et la philosophie comme pilier le grand balancier de sa nef. Les machines parcourant sa voûte-univers et sur laquelle elles découpent des étoiles, ont quelque aspect des Répliqueurs, espèce extraterrestre mécanique apparue dans Stargate SG-1 se nourrissant, pour se reproduire, de la matière des obstacles qu'elles rencontrent.

Le skateur de la Réminiscence 2 est un pied de nez au danseur de Nietzsche et donc un Marty McFly philosophique glissant dans une version rêvée par un Emmet Brown du "Cinquième Élément" alors qu'une colonne vibrante jaillit de la bouche de Leeloo, parodie d'une déesse protectrice de la Terre, parodiée par la prêtresse delvienne de Farscape, une plante. "La Belle Insonore" ne pourrait-elle pas être le nom que l'on donne à un rosier créé?

Au milieu de toutes ces figures, je ne serais pas étonné qu'un Korben Dallas – Bruce Willis en chauffeur de taxi dans "Le Cinquième Élément" – apparaisse.

A la place de cet être déprimé, happé par le destin, je vous promets de faire apparaître "Monsieur Albert", un être de déjà-vu ouvrant comme protecteur la polyphonie uchronique de "Rêves de Gloire" de Roland C. Wagner.

Je vous avais averti que du Tétralogos je ne ferais qu'une interprétation à ma manière et, je rajoute, avec tous les risques de trahison qu'une telle entreprise comporte. La trahison vient de ce qui n'est pas explicitement décrit, qui est même absent bien que je suppose que vous l'avez ressenti aussi, ou le ressentirez, et qui m'est apparu pour m'entraîner vers un ailleurs.

Comment introduire cet ailleurs si ce n'est en revenant au spectacle de la Réminiscence 2, une coupe au fond de laquelle glisse, d'un bord à l'autre le skateur, coupe de laquelle surgit une colonne vibrante, insonore, lancée jusqu'à l'Univers infini mais qui est, pour nous, le Ciel

qu'elle rapproche de notre Terre. Ce spectacle est un bricolage à partir d'une machine destinée à tester l'effet Casimir, la présence de l'énergie du vide. Dans ce modèle, les couples "philosophe-physicien" décrit par François Laruelle seraient comme des couples ressort-balle d'un champ physique créé à partir de cette énergie. Le skateur est à la fois l'observateur et la condition nécessaire – le philosophe – pour que ça fonctionne, peut-être donc un philosophe en attente de son physicien.

Toute cette description n'est qu'approximations, ce genre de schémas que l'on construit pour aborder de loin et ensuite de plus en plus proche, l'inconnu que l'on ne saurait représenter.

Mais ces approximations en appellent une autre, une musique de mon pays à laquelle, je l'espère, vous ne serez pas insensibles.

"Non, ce n'était pas moi qui comptais, ni le monde, mais seulement l'accord et le silence qui de lui à moi faisait naître l'amour".

C'est dans "Noces à Tipasa" d'Albert Camus, et vous l'aviez reconnue et c'est ainsi que Monsieur Albert vient avec nous jouer.

Il ne s'agit pas de clore mon interprétation par un retour poétique car la philosophie – la non-philosophie si l'on préfère – ne se ramène pas à la poésie d'un philosophe. Il s'agit pour moi d'expliquer ma compréhension de la transformation de la Réminiscence 1 en une Réminiscence 2. Pour quelles raisons remplacer une sorte d'Ecclesia dont le fonctionnement paraît satisfaisant, harmonieux, par un bricolage quantique apparemment dans ma description beaucoup moins parfait que la représentation précédente.

François Laruelle explique le passage de l'une à l'autre par la nécessaire réduction de l'antinomie de l'Ego et de l'Univers générée par Michel Henry et Jacques Derrida, une antinomie qu'il dépassera "phénoménologiquement" dans la Réminiscence 2.

Mais l'antinomie citée n'a pas de matérialité pour l'être sensori-moteur. Lui a constaté que la voûte de la Réminiscence 1 est parcourue par des machines – des sortes d'automates cellulaires – qui ressemblent à d'autres qu'il connaît, les machines C-K. Les machines C-K, outils de conception pour produire des connaissances (K) inédites, ont leur travail justifié par la seule sanction de l'argument d'utilité. L'utilité étant une reconnaissance, la Réminiscence 1 reste contaminée par la réminiscence platonicienne qui est le tombeau de toute philosophie qui vient. L'Homme sensori-moteur comprend alors que ce dépassement phénoménologique a pour but de remplacer les machines C-K par une machine G-Q., Générique-Quantique

Accepterez-vous maintenant de suivre un peu plus loin l'Homme sensori-moteur qui se meut dans son monde froissé par ses connaissances et méconnaissances? Lorsqu'il a entendu en la Réminiscence 2 l'"Amour" d'Albert Camus, cet Homme a perçu la possibilité de l'échange, un échange sans contrepartie a priori, sans donc la moindre réminiscence.

Si l'"Amour" apparaît dans la Réminiscence 2 c'est que la machine G-Q permet l'échange sans contrepartie, sans réminiscence. Son Ciel est donc bien l'Univers à la différence de la voûte céleste de la première Réminiscence.

Tout échange découle d'une différence. Si celle-ci fait surface de l'information circule à travers elle.

Par ce chemin ouvert par l'être sensori-moteur nous irons à la rencontre du physicien Lee Smolin à la recherche des Lois fondamentales de l'Univers.

Conclusion

Je vous avais affirmé en introduction que je ne jouerai pas à révéler une inconnue quelconque masquée dans le Tétralogos, un message ignoré même par son auteur. Mais je ne m'étais pas interdit de vous révéler vers quoi sa lecture m'a entraîné.

J'ai compris que cet Opéra est un programme pour la Non-Philosophie, programme radicalement nouveau, séparé de ce que nous croyions être la nature et la finalité des philosophies, mais pourtant programme élaboré selon une continuité causaliste. Nous passons d'un point de vue sur le monde, sur l'Univers – l'une des philosophies – à une autre, grâce à de couples ordonnés de "philosophe-physicien" jusqu'au Tétralogos.

Je suis certain que nous allons dans une direction, que ces couples passent de l'information au suivant et que ce n'est pas réciproque. Je suppose que la raison de cette organisation est une contrainte sous-jacente issue du Réel, si ce n'est la nature elle-même, et qui affecte la Non-Philosophie et à laquelle elle ne peut échapper.

La Non-Philosophie reflète l'Univers comme un ensemble causal même au seul niveau de la philosophie occidentale si l'on ne prend que les philosophes évoqués dans le Tétralogos.

Je pense aussi que les couples ordonnés décrits par François Laruelle sont équivalents à de la transmission d'énergie. Et je suis certain que la Réminiscence 2 est le modèle nécessaire de la non-philosophie pour rendre possible le rapprochement justifié du programme de la non-philosophie de celui d'un physicien qui affirme qu'un ailleurs inconnu l'entend, celui de la découverte de Lois fondamentales générant celles quantiques.

Permettez-moi de citer, un peu longuement, Lee Smolin:

"Chacune des théories physiques majeures ... est caractérisée par des équations de mouvement qui indiquent comment une entité change dans le temps. ... Il est très significatif que toutes ces équations du mouvement partagent une structure commune. D'abord, elles impliquent des "variables de configuration" ... Ensuite, elles impliquent d'autres quantités dynamiques ... Les plus importantes d'entre elles sont l'impulsion et l'énergie. ... La structure de ces théories est toujours la même, avec deux équations fondamentales. La première explique comment les positions des particules changent dans le temps, d'une manière qui dépend de leurs impulsions. La deuxième équation indique comment l'impulsion change dans le temps, d'une manière qui dépend de la position. ... Je crois que ce modèle d'équations doubles est universel en physique, que c'est une propriété profonde de la nature, mais limitée à la physique. D'autres sciences décrivent des systèmes qui changent avec le temps ... Mais dans aucun de ces cas, elles n'ont cette structure duale, impliquant des variables de configuration, impulsion et énergie, qui restent conservées. (pp. 253-254).

Ma référence précédente à l'énergie n'était pas juste une coquetterie pour faire "à la manière du physicien". Je sais que ma description actuelle de l'Opéra des philosophies clone le discours physicien. Mais je me suis autorisé ce clonage parce que, je le crois, nous pouvons démontrer que des modèles de la philosophie sont équivalents à des trajectoires de la lumière dans une localité bien définie, parce qu'ils sont le produit d'êtres sensori-moteurs qui travaillent fondamentalement à la construction de tels chemins par lesquels circule la lumière, circule donc une des formes de l'énergie. Existe d'autres êtres sensori-moteurs, d'autres

philosophies, d'autres modèles philosophiques qui eux ouvrent le chemin de la Voix, de l'énergie sous une autre matérialité et alors est perçue la Belle Insonore.

Je sais que mon affirmation revient à faire comme si la Philosophie est Théorie, qu'elle reflète par avance l'ordre du monde et qu'elle surplombe les autres sciences besogneuses. Mais ce n'est pas le cas. De même dans la figure de la Réminiscence 1 nous pouvons voir le reflet de l'Eglise et dans la Réminiscence 2 celui d'un dispositif révélant les propriétés vibratoires du vide quantique. Mais ce n'est pas le cas.

L'ensemble ne sont d'abord que des représentations commodes puisées dans notre stock de figures toutes faites et qu'il ne faut pas trop croire, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient fausses. Il s'agit d'accéder à ce qui n'a pas de représentation a priori mais un ordre.

C'est pourquoi nous philosophes n'avons pas à viser le vide quantique ni les Lois profondes de l'Univers qui sont le but des physiciens. Le nôtre est autre et désigné comme Uphonie. Bien sûr, ce n'est pas un objet qui existe comme tel et moi, pour le moins, je ne sais pas ce que c'est, au mieux un équivalent de "là-bas", une figure merveilleuse dont j'ai déjà ressenti l'écho. Il m'a impressionné et je suppose alors que l'Uphonie existe comme finalité momentanée des philosophes et comme état du Réel voisin des Lois Fondamentales de la Physique.

Il se pourrait bien, rendons hommage à Léon Chwistek, qu'existent différentes réalités du Réel et pas seulement de surface ou que, pour le moins, aussi "profondément" que nous irons tous, nous n'arriverons pas à faire se superposer comme des décalques parfaits les mathématiques, la philosophie, la physique, la musique. Si nous arrivions à les superposer parfaitement sans en exclure aucune et à montrer comme nous passons de l'une à l'autre dans toutes leurs parties, alors nous aurions atteint la promesse de Peter Garretson et nous serions prêts à créer un nouvel Univers, ou en train déjà de le fabriquer.

C'est pourquoi je ne suis pas d'accord avec Lee Smollin, les physiciens ne sont pas les seuls à pouvoir former l'intuition justifiée de Lois profondes de l'Univers non par arrogance mais parce que nos modèles philosophiques – certains d'entre eux plutôt – reflètent cet Univers et non des théories produites par d'autres sciences de cet Univers.

Il se pourrait bien que lorsque nous donnons la main, par nos opinions et même nos productions, nous philosophes, à l'idée que nous n'avons plus rien à faire avec le Réel en tant que tel, qu'il n'est pas l'objet de nos travaux, nous soyons malhonnêtes parce que nous sommes des trouillards.

Le Non-philosophe s'est avancé comme Héros et a lancé son défi, écho de celui du Héros des Achéens. Qui sommes-nous pour refuser l'honneur de lui répondre et de le suivre?

Comme philosophes nous devons aimer l'aventure proposée. Nous ne savons pas comment faire, nous ne savons pas ce que nous devons faire, nous ne savons même pas si François Laruelle ou Peter Garrestson ou Lee Smollin seront les compagnons suffisants de l'Odyssée proposée.

Mais franchement qui n'a pas envie de vivre une telle épopée, d'être l'acteur d'un Opéra fabuleux?